

LE SAS

Claire Inchusta

à Nath

Elle a pris un après-midi de congé à son travail. De toute façon, elle n'a pas le choix. C'est ça ou ne pas effectuer son examen médical. Elle s'est donc accordé le loisir de se rendre à pied dans le laboratoire spécialisé.

Rue du Cherche midi, elle passe devant la papeterie. Aperçoit sur le trottoir d'en face, des personnes attablées à la terrasse du *Rousseau*. Elle dépasse le marchand de fruits et légumes, puis *La ferme d'Alexandre*, son fromager. Elle traverse la rue Saint-Placide, longe le trottoir de la seconde partie de la rue du Cherche Midi.

Dans la rue, quelques commerces se sont transformés en « plats faits maison, vente à emporter ». Des rideaux de boutiques sont baissés. Des écriteaux rouges « bail à céder », un numéro de téléphone, le logo d'une agence immobilière. Conséquences de la succession de diverses mutations de la Covid.

Elle s'arrête devant des vitrines, distingue des formes d'objets sans discerner leur utilité ou les matériaux. Croise un attroupement de jeunes filles et garçons bruyants à l'extérieur d'une boulangerie, certains masqués, d'autres pas. Poursuit sa route.

Elle arrive devant le labo. Chaque année, à peu près à la même période, l'angoisse brouille les cartes du présent. C'est là qu'on lui a annoncé la première atteinte d'un cancer, l'année suivante, la seconde. Des contrôles... au début, chaque année, par la suite, espacés tous les deux ans. Un jour, retour à la case départ en raison de l'apparition de microcalcifications.

Elle prend une grande inspiration, pousse la porte. Une secrétaire lui fait signe de la tête, lui demande de s'approcher. Confirme l'heure du rendez-vous. L'assistante rentre son nom, adresse, numéro de téléphone dans l'ordinateur. Pour le reste, prescription et carte Vitale suffisent. Quand elle y pense, donner un nom pareil à une carte qui sert de lien entre les organismes médicaux et le centre de la sécurité sociale, relève de l'humour noir ! Imaginez, un oncologue annonçant à une patiente un cancer à un stade avancé tout en lui demandant sa carte pour la prise en charge financière de sa consultation. Qu'est-ce qui est vital pour la patiente à ce moment-là ?

Dans la salle d'attente, assise, elle attend. Autour d'elle, des femmes d'âge, de taille et de corpulences différents. Certaines murées derrière un maquillage plaqué, d'autres sans, le visage pâle et les cernes de nuits sans sommeil. Une jeune adulte, vêtue d'une jupe et d'un chemisier, se la joue Simone de Beauvoir avec son fameux turban. Près de la porte d'entrée, en survêtement, une femme entre deux âges au crâne recouvert d'un fin duvet

blanc. Elle fixe une liseuse éclairant des caractères figés. Une quinquagénaire en tailleur à l'allure cadre d'entreprise tient une revue à l'envers entre les mains, regard dans le vague. Une trentenaire au jean troué tapote frénétiquement sur son smartphone. Face à elle, sur un mur, une affichette représente un GPS barré d'une grande croix rouge. Un écran au son a minima diffuse en continu des images de météo suivies de l'horoscope du jour, signe par signe.

Aucune femme n'a entamé une conversation. Qu'auraient-elles à se dire ?

– Ah ! Vous aussi, vous êtes là pour..., comme si le simple fait de nommer la maladie générerait automatiquement la pathologie !

Elle attend tout en se demandant quand viendra son tour. Ses pensées s'envolent. Quand est-ce que les décideurs comprendront qu'il faut modifier ces espaces d'attente ? En faire des lieux où dénouer les spasmes de l'angoisse. Privilégier les prises de paroles, donner du temps à la respiration. Laisser filer les grains de sable du destin vers les zones d'élimination.

En attendant, elle se sent prise entre le marteau et l'enclume. Soudain, elle entend :

– Madame Déjadonay ?

Enfin son nom ! Elle se lève, suit une jeune femme aux cheveux roux mi-longs. Ensemble, elles arpentent un couloir tapissé de reproductions de tableaux. Au bout du couloir, la jeune femme lui désigne la porte d'une cabine et disparaît. Elle ferme la première porte, suit les indications affichées au dos de la porte. Dénude son buste jusqu'à la taille, accroche sac et vêtements sur le portemanteau. Portemanteau... et pourquoi pas porte-

émotions ? Pourquoi ce portemanteau mural avec ses patères noires ne servirait-il pas à accrocher des émotions ? Une patère pour ses nerfs à fleur de peau, une patère pour sa boule dans la gorge. Une patère pour ses mâchoires serrées, une patère pour sa sensation d'avoir quelque chose de brisé en elle. Une autre pour la semaine qu'elle vient de passer. Impression de faire de plus en plus d'efforts pour de moins en moins de résultats à son travail.

Les vêtements ? Ils ne sont que l'habillage d'une apparence. Ils ne représentent pas ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même. Un état de mer agitée avec ses hautes vagues, le souffle violent du vent. Un démontage du filet des certitudes, une nappe environnante de brouillard.

La porte du sas s'ouvre :

– Venez, lui dit simplement une jeune femme portant une tunique médicale.

Un rectangle épinglé sur le haut de sa blouse indique son nom : Janny Serr.

Elle pénètre dans une pièce éclairée. Face à elle, LE mammographe. Dans un angle, séparé par une vitrine, ordinateur et petits appareils électroniques ronronnent. Janny Serr l'invite à se positionner debout près du mammographe. À placer l'un de ses bras de manière à bien dégager son sein sur une plaque du gros appareil. Une seconde plaque vient écraser son sein de haut en bas. Compression. Douleur et rappel désagréable côté opéré. Une minute, ne pas bouger, ne pas respirer. Janny Serr se place à distance derrière la vitrine. Action, l'outil détecteur prend une image. La radiographie est

enregistrée, la compression se relâche. Janny Serr revient, positionne l'appareil à quarante-cinq degrés. Nouvelle manipulation, sein placé de côté, toujours écrasé entre deux plaques pour obtenir un cliché oblique. Suivent d'autres clichés : profil, centré sur une région particulière, avant de recommencer avec l'autre sein. Attendre un peu. Pourvu qu'elle n'entende pas :

– Il faut refaire un cliché, c'est trop flou !

Elle ne s'était pas méfiée de ces mots lors du second cancer.

– C'est bon. Vous pouvez aller patienter dans la cabine. Pas la peine de vous rhabiller, asseyez-vous sur le banc. La Dr. Buenavista va venir vous chercher et procéder à une échographie.

Dans le sas, elle s'assied sur le banc, l'esprit entre deux mondes. Où vont les mots en attendant les premiers résultats ? Où vont les mots quand perdue hors du temps, hors des lieux, la ligne d'horizon flotte vers l'inconnu d'un univers déjà parcouru ? Aura-t-elle encore la force, l'énergie, de mener un nouveau combat si la guerre se déclare à nouveau ? Les mots s'égarer sur les chemins de la vie, empruntent des sentiers battus, prennent la dimension de freins qui empêchent de vivre normalement. Où vont les mots quand la mort côtoie l'incertitude ? Où vont les mots dans ce laps de temps où tout peut basculer d'un instant à l'autre ?

La seconde porte du sas s'ouvre. La Docteure Buenavista apparaît :

– Prenez vos affaires, suivez-moi.

Nouvelle pièce moins éclairée, un divan d'examen, des appareils.

– Posez vos affaires là. Je viens de voir les clichés des mammographies. Résultats inchangés par rapport à l’an dernier.

Soulagement immédiat, son corps commence à se liquéfier.

– Installez-vous sur le divan. Comment vous sentez-vous ? Des indications à me donner ? Les marqueurs sont bons ? Je vous examine et après, je vous fais l’échographie pour voir ce qui se passe de plus près. Attention, le gel est un peu froid.

La sonde de l’échographe glisse sur sa peau recouverte de gel. La Docteure Buenavista insiste avec la sonde sur certaines zones, d’un côté, de l’autre. Des images apparaissent sur l’écran d’un ordinateur. La sonde tiédit. À distance, elle voit le contraste entre le noir et un blanc plus scintillant dans un périmètre. Le rythme de son cœur s’accélère.

– Voilà, c’est fini. Vous pouvez vous essuyer.

La Docteure Buenavista lui tend quantité de feuilles de papier absorbant. Elle s’essuie, jette les feuilles imbibées de gel dans la poubelle prévue à cet effet. S’avance vers la spécialiste assise face à son ordinateur. La Docteure Buenavista interprète chaque image verbalement devant un micro. À la dernière, elle se tourne vers elle, lui dit :

– Situation identique à l’an passé. On maintient la surveillance. Dans un an. Des questions ?

– Là, Docteure, la zone blanche scintillante ? demande-t-elle inquiète en désignant du doigt l’angle supérieur de l’image sur l’écran.

– C’est normal, c’est la zone opérée. Au revoir, Madame Déjadonay, prenez soin de vous, vous pouvez vous rhabiller.

J'envoie le compte rendu à votre médecin traitant. Vous allez récupérer l'ensemble de vos clichés en sortant avec une copie du compte rendu.

Elle se rhabille à la va-vite. Son corps est lessivé, sensation d'avoir couru un marathon. La soif se fait sentir, elle éprouve le besoin impérieux de boire coup sur coup, deux verres d'eau tirés de la fontaine à proximité. Elle récupère ses résultats au secrétariat, sort du laboratoire.

C'est la fin de l'après-midi. Pourtant, un jour neuf se lève. Encore un an de gagné ! Il sera ce qu'elle en fera, dans l'immédiat, la fête ! Elle rentre chez elle, hume l'air pollué du boulevard Montparnasse. Emprunte la rue de Sèvres, ses pas sont plus assurés qu'à l'aller. Les enseignes commerciales semblent clignoter. Devant le parterre d'un fleuriste, des fleurs ont retrouvé leurs couleurs de saison. Elle fait un détour par le caviste. Achète une petite bouteille de « Château de Bligny » frais dont l'emballage bleu va à l'encontre d'un coin de ciel. Arrivée dans son appartement, elle met la bouteille au réfrigérateur. Boit un grand verre d'eau.

Se déshabille, prend une douche. Ôter traces de gel et mauvais souvenirs. Ne conserver que la joie qui s'immisce dans le jet chaud et continu de l'eau Elle enfile une tenue souple. Sort la bouteille de champagne du réfrigérateur, une flûte de cristal d'un placard. Prépare un assortiment de crudités et petits morceaux de fromage à grignoter. Elle ouvre la bouteille de « Château de Bligny ». Le bouchon de liège tombe sur la table en faisant une pirouette.

Elle verse le liquide blond dans le verre. Observe un instant sa finesse de pétilllement quand il s'élève, s'éclate et s'évapore dans la transparence de la matière. Mozart accompagne « la flûte enchantée ». Elle lève sa coupe face à l'image souriante d'une femme de soixante ans renvoyés par un miroir. Esquisse un pas de danse, célèbre la légèreté avec laquelle se meuvent les bulles quand elles remplissent le verre de la vie...

L'auteure

Claire Inchusta. Son nom patronymique est Marie-Claire Inchusta. Elle publie également sous l'anagramme de Claire Sémart. Née dans le Tarn en 1958, elle passe sa prime enfance entra la Navarre et l'Hérault. De six à dix-huit ans, vit en Belgique. A 18 ans, elle s'installe à Paris. La Poésie est son art de vivre.